

Brèves littéraires

Brèves

Le p'tit bonhomme

Marie-Marthe Fortin-D'Argenson

Numéro 49, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin-D'Argenson, M.-M. (1998). Le p'tit bonhomme. *Brèves littéraires*, (49), 29–34.

MARIE-MARTHE
FORTIN-D'ARGENSON

Le p'tit bonhomme

L'homme s'amena chez nous par un bel après-midi de juillet. Le soleil à son zénith tapait fort sur la route poussiéreuse chauffée à blanc. Les champs grésillaient, envahis par une armée de sauterelles et de grillons qui célébraient frénétiquement l'été. Hale-tant, tout mouillé de sueurs, il pédalait péniblement sur une vieille bécane qui avait dû être rouge un jour.

Le chien, étendu à l'ombre du pommier, se leva d'un bond et l'accueillit avec des aboiements furieux. Tictac était un tout petit chien blanc moucheté de noir. Un peu fou, tout à fait inoffensif, il ne savait qu'aboyer en se faisant aller la queue à droite et à gauche comme un balancier d'horloge. D'où son nom.

Il était évident que notre énigmatique visiteur avait une peur bleue des chiens, si petits fussent-ils. Toujours assis sur sa bicyclette, il sautait, gesticulait, cherchant à éloigner l'animal qui s'amusait au jeu de « approche, recule, approche ».

La petite bête gagnait ainsi, à chaque tentative, quelques pouces de terrain sur « l'audacieux » intrus. Plein de ruse, Tictac modulait ses jappements, tantôt graves, tantôt aigus, selon les cris et les blasphèmes du petit homme qui ne ménageait ni la céleste cour ni les

saintes espèces dans leurs vases sacrés. De quoi faire rougir Satan lui-même : « *Pitou câl... Pitou tab... Pitou, sainte-vierge de crisse...* » Et la litanie continuait. Ils y passaient tous : de Dieu le Père jusqu'au plus petit saint.

Le visage du bonhomme, passé du rouge bleuté au blanc cadavérique, en disait long sur sa frayeur. Il serait sûrement mort de peur si nous n'étions intervenus. Mi-amusés, mi-incrédules, nous ne comprenions pas qu'il puisse avoir peur d'un si petit chien. Nous examinions avec une curiosité mêlée de suspicion ce curieux bonhomme aux moustaches frisottées, à la barbe longue de plusieurs jours, qui lançait à tout venant la sainte vaisselle de monsieur le curé.

Mon frère siffla le chien et le mit en laisse. Rassuré, notre visiteur put se rendre à la maison. Il entra et demanda à boire. Ma mère le mit en garde : « Vous avez eu trop chaud... faut boire lentement... sinon gare au coup d'eau... les crampes, vous comprenez. » Il ignora ses recommandations et but à grandes goulées l'eau froide et pure. Puis, du revers de la main, il essuya son visage ruisselant et enchaîna : « Connaissez-vous *quequ'un* qui pourrait m'embaucher par ici ? Je suis capable de travailler pour gagner mon sel, Madame. Regardez-moi, *pis* oubliez pas ça : j'ai jamais volé, jamais quêté. J'ai rien que ma bicyclette mais elle est à moi ! »

— Revenez demain, lui dit ma mère. Peut-être que mon mari...

Pendant ce temps, juchés dans le haut de l'escalier, chacun occupant une marche, nous suivions tous les

gestes de ce personnage loufoque, si mal fagoté. Il avait vraiment l'air d'un clown avec ses pantalons trop grands attachés à la cheville avec de la corde de lieuse, son vieux chapeau de paille au rebord mangé par l'usure et son mouchoir rouge à pois blancs, noué autour du cou. Sa chemise de flanelle entrouverte laissait voir une épaisse combinaison de laine. Par plus de 30 °Celsius! Imaginez!

Nous nous habituâmes à le voir arriver à l'improviste, tôt le matin. Toujours pressé, ponctuel et minutieux à l'excès. Sans ambages, il annonçait à mon père : « J'ai une corde de *pitoune*, *ben* mesurée, *ben* cordée, les nœuds coupés *ben* ras... puis pas de trous dans la *cordelle*... non, pas de trous, mon Fortin ». En effet, il cordait si bien ses bûches qu'il n'y avait pas de place entre elles pour y glisser la main. Une telle corde de bois se vendait plus cher au grand bonheur de mon père qui se félicitait d'avoir engagé un coupeur de bois aussi consciencieux. Par surcroît, il n'acceptait jamais un sou de plus.

Il s'était installé dans la *colonie*, dans une vieille maison abandonnée par un colon qui avait quitté la place à la sauvette. À cause du *bois de lune*... L'homme faisait du *bois de lune*! Il coupait du bois pendant le jour sur les terres de la Couronne et le sortait durant la nuit... au clair de lune. L'affaire s'était éventée. Craignant la visite de l'huissier, il avait pris la poudre d'escampette abandonnant sa cabane aux souris et aux écureuils. Notre petit homme l'avait, disait-il, « empruntée pour un certain temps ».

Souvent, le dimanche, nous allions le voir. Nous passions par la Petite Ligne, un chemin de fer désaffecté

qui avait servi au transport du bois de la seigneurie King à la fin du siècle dernier. Il sortait alors sur le perron pour nous accueillir. Jamais il ne nous invitait à entrer. Inutile de vous dire que dans nos petites têtes trottaient les idées les plus folles. Que de scénarios nous avons imaginés ! Malgré tout, nous n'avions pas peur de lui. Il faut dire qu'à quatre ou cinq, il était plus facile d'être braves !

Parfois, il avait la bougeotte et disparaissait pendant des semaines. Sans un mot, sans laisser d'adresse. Où allait-il ? Mystère ! Il revenait et reprenait de plus belle son boulot, maudissant les femmes et les curés. Son rire était nerveux et quelque peu diabolique quand il parlait d'eux. Pas de pitié, pas de quartier ! La guerre des mots, cruels, accusateurs, impitoyables. Les femmes ? Toutes des garces, des putains, des salopes — excepté ma mère bien entendu —, des saintes *nitouches* déguisées en bêtes tantôt douces, tantôt malfaisantes. Les mots coulaient comme une cascade, sortaient du gouffre amer des lèvres, pleins de fiel et de rancœur. L'avalanche des insultes, assaisonnée des blasphèmes les plus inimaginables, n'arrivait pas à étouffer la haine.

Et les curés ? Dieu, qu'ils en avaient lourd sur le dos ou sur la soutane ! Tous des pédés, des *maquereaux*, des diables camouflés sous des capes dorées et des aubes blanches. Il les haïssait tous d'une haine envenimée. Et comme la vipère au venin mortel, il crachait, mordait, piquait. Sans égard pour les oreilles des enfants et des parents scandalisés. « Taisez-vous, Seigneur du bon Dieu !, disait ma mère. Il y a de jeu-

nes oreilles ici... et puis, manger du curé, c'est pas chanceux. »

La tête hautaine, l'œil sec, l'âme révoltée, il pigeait encore dans son cœur blessé, comme ça, au hasard, quelques vieux souvenirs qu'il ruminait en silence, puis lançait avec une pointe de malice, comme pour se disculper : « Vous êtes du bon monde... vous pouvez pas savoir. Mais moi, les soutanes, les *mangeux* de balustre et les gribiches, je les connais... C'est pas beau *pantoute*, Madame... » Puis, se tournant vers mon père, il ajoutait : « Tu peux me croire, mon Fortin, c'est pas des enfants de chœur, ces cib...-là ».

À quelle vigne amère ces lèvres avaient-elles bu ? Un jour, nous apprîmes son histoire en même temps que son nom.

Un beau dimanche après-midi, comme d'habitude, nous allâmes lui rendre visite. Trois milles à parcourir sous les ardeurs de l'été. Nous vîmes la scène de loin. Quelle surprise ! Notre homme avait de la compagnie pour la première fois depuis cinq ans. Il riait en faisant sauter une fillette de deux ou trois ans sur ses genoux. Sans demander notre reste, nous avons filé à la maison « vider notre panier » en racontant tout à nos parents.

Le lundi matin, alors que nous étions en train de déjeuner, il arriva et annonça simplement : « Mon Fortin, je m'en vais rester avec ma fille ».

Il avait, un jour, abandonné femme et enfant et n'était jamais rentré au bercail. « J'avais vingt ans quand je l'ai mariée... une chipie, un tyran, jamais contente de

rien ! En plus, pendant que je m'échinai dans les chantiers, elle couchait dans le lit du curé. Ça se pardonne pas, des affaires pareilles », raconta-t-il, la voix tremblotante.

Maintenant, tout était différent : sa fille venait de le retrouver « grâce à sa pension de vieillesse ».

Dans les yeux du petit homme, les étoiles s'étaient rallumées et le bonheur avait repris le chemin de son cœur tourmenté. Pas un blasphème, ce jour-là, ne sortit de sa bouche. Des femmes et des curés ? Pas un mot non plus ! Il enfourcha sa vieille bicyclette et disparut comme il était venu.

Longtemps nous avons cherché, quand nous passions devant sa cabane, le fantôme du p'tit bonhomme.